

LE VOLE

I

(Une chambre d'hôtel parisien, balaie et froide.)

Lucien, entrant après avoir frappé et s'approchant doucement de Georgette, qui songe, les yeux vagues.— Qu'avez-vous encore, Georgette? Vous regrettez de m'avoir écouté? d'être partie avec moi pour Paris?

Georgette, vivement.— Non, non, Lucien... Je vous aime... et puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de forcer mon père à consentir à notre mariage... (Tristement.) Mais tout de même, c'est si grave, ce que j'ai fait là... Et mon père doit avoir tant de peine, maintenant!

Lucien.— Aussi pourquoi n'a-t-il pas voulu m'accorder votre main? Est-ce qu'il aurait dû me faire un crime de ma pauvreté?

Georgette, pensive.— Ce n'est pas votre pauvreté qu'il vous reprochait. Non... Il avait contre vous d'autres préventions. Vous savez qu'il se vante de bien connaître les hommes?

Lucien, ironique.— Oui, parce qu'il en croit beaucoup de mal, il se juge grand psychologue! Je me rappelle encore sa théorie: il n'y a pas d'honnêtes gens, il n'y a que des gens qui n'ont pas rencontré une tentation assez forte!

Georgette, vivement.— Il se trompe, n'est-ce pas?

Lucien, gravement.— Cela peut être juste quelquefois, mais, pour l'honneur de l'humanité, j'espère bien que c'est rare... (Très convaincu.) En tout cas, il y a des hommes incapables, même devant les tentations les plus fortes, de céder à un mouvement inavouable, de commettre une action indigne.

Georgette, avec joie.— Ah! Lucien, cher Lucien! que j'aime à vous entendre parler ainsi...

Lucien, vivement.— Est-ce que votre père me croyait capable...

Georgette.— Ne vous occupez pas de ce que croit mon père, puisque, moi, j'ai en votre loyauté, en votre honnêteté, une foi absolue...

Lucien, vivement.— Mais vous n'avez pas à vous en repentir.

Georgette.— Non! non!... Aussi, j'espère bien que mon père se rendra à l'évidence et ne s'opposera plus à une union que mon départ a rendue indispensable.

Lucien, hésitant.— Mais s'il continue à s'y opposer?

Georgette.— Ce sera un grand chagrin pour moi... Mais je viens d'être majeure, et je suis libre de mes actions. (Lui tendant un petit portefeuille.) Tenez, même à ce propos, voici ma bourse de jeune fille... douze cents francs... Il se peut que ce soit toute ma dot!... Je vous la confie.

Lucien prenant le portefeuille.— Soyez tranquille, ma chère Georgette; le ciel protège les amoureux, et j'espère bien, avec cette petite somme, conquérir la fortune qui nous assurera le bonheur... En attendant je vais la déposer dans un établissement de crédit. Il ne serait pas sage de gar-

der cet argent dans une chambre d'hôtel.

Georgette, tendrement.— Faites-en ce que vous voudrez, mon ami... Puisque cet argent est à moi, il est à vous.

II

(Lucien s'est absenté depuis deux heures pour aller porter l'argent dans un établissement de crédit, quand Georgette reconnaît son pas dans l'escalier. Il monte si rapidement que cela l'étonne. Elle ouvre la porte, et se trouve en face de lui; mais il est si étrange, il paraît si bizarrement saisi en la voyant qu'elle reste tout interdite.)

Georgette.— Vous voilà enfin de retour? Comme vous avez été longtemps!

Lucien, gêné, regardant derrière lui avec inquiétude.— Oui... Vous savez... en attendant aux guichets... Mais je vous demande pardon... je rentre dans ma chambre... j'ai une lettre à écrire...

Georgette.— Ah! oui... pour cette place que vous sollicitez... c'est vrai! Il va falloir que vous gagniez notre vie!

Lucien sur un ton étrange, à la fois plein d'espoir et d'inquiétude.— Qui sait, pas longtemps, peut-être?

Georgette, étonnée.— Comment? Que voulez-vous dire?

Lucien se reprenant.— Rien, rien... Je ne sais pas... Un espoir... Vous savez, quelquefois, il suffit d'un peu de chance: une bonne spéculation, un billet de loterie, un gain inespéré aux courses, — et on devient riche du jour au lendemain.

Georgette, haussant doucement les épaules.— Quelle folie, mon pauvre ami! Il n'y a encore que le travail, allez, le travail honnête et tranquille. Allez écrire votre lettre... (Avisant un joli sac de cuir jaune fermé d'une élégante serrure, que Lucien n'avait pas en partant, et qu'il cherche à dissimuler en passant devant elle.— Tiens, qu'est-ce que c'est que ce sac? Une acquisition que vous venez de faire?)

Lucien, la voix fêlée soudain d'une émotion plus grande.— Oui... oui... C'est cela: une acquisition. (La quittant vivement.) Mais pardon! je n'ai que le temps de faire partir ma lettre. (Il rentre vivement dans sa chambre, tandis que très étonnée de ses étranges façons, Georgette rentre à côté dans la sienne.)

(Quelques minutes se passent. Soudain, un grand cri, dans la chambre de Lucien.)

Georgette, effrayée, se précipite et essaie d'entrer chez Lucien, dont la porte est fermée à clé.)

Georgette, affolée, criant à travers la porte.— Lucien! Lucien! Ouvrez-moi donc! Qu'y a-t-il?

(Lucien ouvre machinalement la porte, et Georgette entre. Elle est bouleversée par la figure décomposée de Lucien, qui est revenu s'asseoir devant la table où le joli sac jaune, qu'il rapportait tout à l'heure, gît, éventré, le cuir crevé près de la serrure, parmi des rouleaux de rondelles de plomb, fébrilement déca-

Georgette, ne comprenant rien à tout cela.— Voyons! voyons! Qu'y a-t-il?

Lucien, anéanti de douleur et de colère:

— Volé! on m'a volé!

Georgette, stupéfaite.— Qu'est-ce qu'on vous a volé?

Lucien, avec désespoir.— Votre argent! L'argent que vous m'aviez confié! (Pris de colère et s'arrachant les cheveux.) Brute! brute que je suis! Comme si je n'aurais pas dû me méfier!...

Georgette, se ressaisissant après un instant de stupeur.— Comment est-ce arrivé? Racontez-moi! Vous n'avez donc pas raconté cet argent, comme vous disiez?

Lucien, que cela soulage de parler.— J'allais le déposer, quand sur la porte de l'établissement, j'ai été abordé par un grand monsieur qui avait l'air très bien... Il avait l'accent anglais très prononcé... Il m'a demandé son chemin et m'a offert vingt francs pour le conduire à quelques minutes de là... Cela m'a semblé une bonne aubaine, et j'ai accepté... J'avais raison n'est-ce pas?

Georgette, impatiente.— Certainement!... Mais, après...

Lucien.— En route, l'anglais m'a dit qu'il avait soif; il m'a prié d'entrer dans un café avec lui; je ne pouvais pas refuser... Une fois installés, il m'a raconté toutes sortes de choses: qu'il était représentant d'une grande maison de Londres... qu'il venait fonder une succursale dont il devait payer tous les dépenses comptant... Bref (indiquant le sac de cuir jaune), il me dit qu'il avait sur lui, dans ce sac, cinquante mille francs en or et en billets... Et je l'ai cru, idiot! triple idiot que j'étais!...

Georgette, inquiète.— Mais je ne comprends toujours pas...

Lucien, marchant avec agitation.— C'est pourtant bien simple... il m'a raconté qu'il avait une course à faire dans un magasin; mais qu'il craignait que, dans la foule, on ne lui volât sa sacoche... Il m'a demandé de l'attendre au café, en la lui gardant; seulement, en garantie, il me demandait l'argent que j'avais sur moi. (Avec désespoir.) Et je lui ai donné les douze cents francs... et il n'est pas revenu, naturellement!... J'étais volé... (Avec dépit.) Oh! c'est un vol connu, classique: le vol à l'américaine! Quand je pense que j'ai lu cent fois des histoires pareilles, et que je m'étais toujours demandé comment il pouvait y avoir des gens stupides pour s'y laisser prendre!...

Georgette, hésitante.— Je ne comprends pas bien votre conduite, en effet...

Lucien.— Parbleu! Evidemment... de sang-froid... (Avec un éclair dans les yeux.) Mais quand on croit avoir là, sous la main, cinquante mille francs...

Georgette, la regardant attentivement.— Eh bien! qu'est-ce que cela peut faire?

Lucien, troublé.— Dame! (Baissant les yeux.) Ça inspire confiance... Georgette, réfléchissant.— Quand...

cet Anglais a été parti... vous l'avez attendu à ce café:

Lucien, gêné.— Mais... naturellement.

Georgette, l'observant.— Longtemps?

Lucien, hésitant.— Certainement... (Avec embarras.) Ce n'est que lorsque j'ai compris qu'il ne reviendrait pas que j'ai été pris d'inquiétude, et que je suis rentré ici pour ouvrir la sacoche...

Georgette, qui ne le quitte pas des yeux.— Ah!... (Après un temps.) Et pourquoi, en arrivant tout à l'heure, ne m'avez-vous pas fait part de vos inquiétudes, de vos soupçons?

Lucien, balbutiant.— J'espérais...

Georgette, grave.— Vous espériez que ce sac contenait vraiment cinquante mille francs? Vous espériez que vous n'étiez pas volé... mais voleur?

Lucien, très pâle.— Georgette!

Georgette, sévère.— Osez donc me dire que je me trompe? que vous ne vous êtes pas laissé prendre à ce piège grossier parce que vous étiez dominé par une pensée malhonnête? que, sitôt l'Anglais sorti du café, vous ne vous êtes pas enfui avec la sacoche, pour vous approprier l'argent qu'elle contenait?

Lucien, très bas.— Et si j'avais eu un moment d'égarement, causé par la crainte de vous voir souffrir de la misère, si c'était par amour pour vous...

Georgette, indignée.— Assez! assez! Je vous défends de me parler de votre amour. Adieu!

Lucien, désespéré.— Georgette! où allez-vous?

Georgette, sortant, raidie dans sa douleur et son mépris.— Demander pardon à mon père!... il vous connaissait mieux que moi!

KANROF.

GRATIS pour les HOMMES

Tous ceux qui écriront à la "State Medical Institute, 757 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., recevront gratuitement, à titre d'essai, un paquet d'un remède merveilleux qui a guéri des milliers d'hommes qui souffraient depuis des années de faiblesses générales résultant d'un excès de jeunesse, de perte prématurée de la virilité ou de la mémoire, de faiblesse dorsale, de varicocelle et d'émaciation des organes. Servez-vous d'une enveloppe ordinaire. Ecrivez dès aujourd'hui.



VOTRE RHUME OBSTINE sera certainement guéri par l'emploi du Sirop et des Bonbons de Pin Parfumé.